

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

NANINE

VOLTAIRE

Comédie — 1749

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

LE COMTE D'OLBAN	161 répliques
LA BARONNE DE L'ORME	96 répliques
NANINE	83 répliques
GERMON	50 répliques
LA MARQUISE D'OLBAN	40 répliques
BLAISE	38 répliques
MARIN	11 répliques
PAYSAN	11 répliques
PHILIPPE HOMBERT	4 répliques

Personnages muets & suite : PHILIBERT HOMBERT

SOMMAIRE

 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

ACTE I	5
ACTE II	37
ACTE III	69

ACTE I

SCÈNE I

Le Comte D'Olban, La Baronne de L'Orme.

LA BARONNE

Il faut parler, il faut, Monsieur le Comte,
Vous expliquer nettement sur mon compte.
Ni vous ni moi n'avons un coeur tout neuf ;
Vous êtes libre, et depuis deux ans veuf :
Devers ce temps j'eus cet honneur moi-même ;
Et nos procès, dont l'embarras extrême
Était si triste et si peu fait pour nous,
Sont enterrés, ainsi que mon époux.

5

LE COMTE

Oui, tout procès m'est fort insupportable.

LA BARONNE

Ne suis-je pas comme eux fort haïssable ?

10

LE COMTE

Qui ? Vous, madame ?

LA BARONNE

Oui, moi. Depuis deux ans,
Libres tous deux, comme tous deux parents,
Pour terminer nous habitons ensemble ;
Le sang, le goût, l'intérêt nous rassemble.

15

LE COMTE

Ah ! L'intérêt ! Parlez mieux.

LA BARONNE

Non, Monsieur.
Je parle bien, et c'est avec douleur ;
Et je sais trop que votre âme inconstante
Ne me voit plus que comme une parente.

20

LE COMTE

Je n'ai pas l'air d'un volage, je crois.

LA BARONNE

Vous avez l'air de me manquer de foi.

LE COMTE *(à part)*

Ah !

LA BARONNE

Vous savez que cette longue guerre,
Que mon mari vous faisait pour ma terre,
A dû finir en confondant nos droits
Dans un hymen dicté par notre choix :

25

Votre promesse à ma foi vous engage ;
Vous différez, et qui diffère outrage.

LE COMTE

J'attends ma mère.

30

LA BARONNE

Elle radote : bon !

LE COMTE

Je la respecte, et je l'aime.

LA BARONNE

Et moi, non.

Mais pour me faire un affront qui m'étonne,
Assurément vous n'attendez personne,
Perfide ! Ingrat !

35

LE COMTE

D'où vient ce grand courroux ?
Qui vous a donc dit tout cela ?

LA BARONNE

Qui ? Vous ;
Vous, votre ton, votre air d'indifférence,
Votre conduite, en un mot, qui m'offense,
Qui me soulève, et qui choque mes yeux :
Ayez moins tort, ou défendez-vous mieux.
Ne vois-je pas l'indignité, la honte,
L'excès, l'affront du goût qui vous surmonte ?

40

45

Quoi ! Pour l'objet le plus vil, le plus bas,
Vous me trompez !

LE COMTE

Non, je ne trompe pas ;
Dissimuler n'est pas mon caractère :
J'étais à vous, vous aviez su me plaire, 50
Et j'espérais avec vous retrouver
Ce que le ciel a voulu m'enlever,
Goûter en paix, dans cet heureux asile,
Les nouveaux fruits d'un noeud doux et tranquille ;
Mais vous cherchez à détruire vos lois. 55
Je vous l'ai dit, l'amour a deux carquois :
L'un est rempli de ces traits tout de flamme,
Dont la douceur porte la paix dans l'âme,
Qui rend plus purs nos goûts, nos sentiments,
Nos soins plus vifs, nos plaisirs plus touchants ; 60
L'autre n'est plein que de flèches cruelles
Qui, répandant les soupçons, les querelles,
Rebutent l'âme, y portent la tiédeur,
Font succéder les dégoûts à l'ardeur :
Voilà les traits que vous prenez vous-même 65
Contre nous deux ; et vous voulez qu'on aime !

LA BARONNE

Oui, j'aurai tort ! Quand vous vous détachez,
C'est donc à moi que vous le reprochez.
Je dois souffrir vos belles incartades,
Vos procédés, vos comparaisons fades. 70
Qu'ai-je donc fait, pour perdre votre coeur ?
Que me peut-on reprocher ?

LE COMTE

Votre humeur,
N'en doutez pas : oui, la beauté, Madame,
Ne plaît qu'aux yeux ; la douceur charme l'âme.

75

LA BARONNE

Mais êtes-vous sans humeur, vous ?

LE COMTE

Moi ? Non ;
J'en ai sans doute, et pour cette raison
Je veux, madame, une femme indulgente,
Dont la beauté douce et compatissante,
À mes défauts facile à se plier,
Daigne avec moi me réconcilier,
Me corriger sans prendre un ton caustique,
Me gouverner sans être tyrannique,
Et dans mon cœur pénétrer pas à pas,
Comme un jour doux dans des yeux délicats :
Qui sent le joug le porte avec murmure ;
L'amour tyran est un dieu que j'abjure.
Je veux aimer, et ne veux point servir ;
C'est votre orgueil qui peut seul m'avilir.
J'ai des défauts ; mais le ciel fit les femmes
Pour corriger le levain de nos âmes,
Pour adoucir nos chagrins, nos humeurs,
Pour nous calmer, pour nous rendre meilleurs.
C'est là leur lot ; et pour moi, je préfère
Laideur affable à beauté rude et fière.

80

85

90

95

LA BARONNE

C'est fort bien dit, traître ! Vous prétendez,
Quand vous m'outrez, m'insultez, m'excédez,
Que je pardonne, en lâche complaisante,
De vos amours la honte extravagante ?
Et qu'à mes yeux un faux air de hauteur
Excuse en vous les bassesses du coeur ?

100

LE COMTE

Comment, madame ?

LA BARONNE

Oui, la jeune Nanine
Fait tout mon tort. Un enfant vous domine,
Une servante, une fille des champs,
Que j'élevai par mes soins imprudents,
Que par pitié votre facile mère
Daigna tirer du sein de la misère.
Vous rougissez !

105

110

LE COMTE

Moi ! Je lui veux du bien.

LA BARONNE

Non, vous l'aimez, j'en suis très sûre.

LE COMTE

Eh bien !
Si je l'aimais, apprenez donc, Madame,
Que hautement je publierais ma flamme.

115

LA BARONNE

Vous en êtes capable.

LE COMTE

Assurément.

LA BARONNE

Vous oseriez trahir impudemment
De votre rang toute la bienséance ;
Humilier ainsi votre naissance ;
Et, dans la honte où vos sens sont plongés,
Braver l'honneur ?

120

LE COMTE

Dites les préjugés.
Je ne prends point, quoi qu'on en puisse croire,
La vanité pour l'honneur et la gloire.
L'éclat vous plaît ; vous mettez la grandeur
Dans des blasons : je la veux dans le coeur.
L'homme de bien, modeste avec courage,
Et la beauté spirituelle, sage,
Sans bien, sans nom, sans tous ces titres vains,
Sont à mes yeux les premiers des humains.

125

130

LA BARONNE

Il faut au moins être bon gentilhomme.
Un vil savant, un obscur honnête homme,
Serait chez vous, pour un peu de vertu,
Comme un seigneur avec honneur reçu ?

135

LE COMTE

Le vertueux aurait la préférence.

LA BARONNE

Peut-on souffrir cette humble extravagance ?
Ne doit-on rien, s'il vous plaît, à son rang ?

LE COMTE

Être honnête homme est ce qu'on doit.

LA BARONNE

Mon sang
Exigerait un plus haut caractère.

140

LE COMTE

Il est très haut, il brave le vulgaire.

LA BARONNE

Vous dégradez ainsi la qualité !

LE COMTE

Non ; mais j'honore ainsi l'humanité.

LA BARONNE

Vous êtes fou ; quoi ! Le public, l'usage ! ...

145

LE COMTE

L'usage est fait pour le mépris du sage ;

Je me conforme à ses ordres gênants,
Pour mes habits, non pour mes sentiments.
Il faut être homme, et d'une âme sensée,
Avoir à soi ses goûts et sa pensée. 150
Irai-je en sot aux autres m'informer
Qui je dois fuir, chercher, louer, blâmer ?
Quoi ! De mon être il faudra qu'on décide ?
J'ai ma raison ; c'est ma mode et mon guide.
Le singe est né pour être imitateur, 155
Et l'homme doit agir d'après son coeur.

LA BARONNE

Voilà parler en homme libre, en sage.
Allez ; aimez des filles de village,
Coeur noble et grand, soyez l'heureux rival
Du magister et du greffier fiscal ; 160
Soutenez bien l'honneur de votre race.

LE COMTE

Ah ! Juste ciel ! Que faut-il que je fasse ?

SCÈNE II

Le Comte, La Baronne, Blaise.

LE COMTE

Que veux-tu, toi ?

BLAISE

C'est votre jardinier,
Qui vient, monsieur, humblement supplier 165

Votre grandeur.

LE COMTE

Ma grandeur ! Eh bien ! Blaise,
Que te faut-il ?

BLAISE

Mais c'est, ne vous déplaît,
Que je voudrais me marier...

170

LE COMTE

D'accord,
Très volontiers ; ce projet me plaît fort.
Je t'aiderai ; j'aime qu'on se marie :
Et la future, est-elle un peu jolie ?

BLAISE

Ah, oui, ma foi ! C'est un morceau friand.

175

LA BARONNE

Et Blaise en est aimé ?

BLAISE

Certainement.

LE COMTE

Et nous nommons cette beauté divine ?...

BLAISE

Mais, c'est...

LE COMTE

Eh bien ?

180

BLAISE

C'est la belle Nanine.

LE COMTE

Nanine ?

LA BARONNE

Ah ! Bon ! Je ne m'oppose point
À de pareils amours.

LE COMTE (*à part*)

Ciel ! À quel point
On m'avilit ! Non, je ne le puis être.

185

BLAISE

Ce parti-là doit bien plaire à mon maître.

LE COMTE

Tu dis qu'on t'aime, impudent !

BLAISE

Ah ! Pardon.

LE COMTE

T'a-t-elle dit qu'elle t'aimât ?

190

BLAISE

Mais... non,

Pas tout à fait ; elle m'a fait entendre

Tant seulement qu'elle a pour nous du tendre ;

D'un ton si bon, si doux, si familier,

Elle m'a dit cent fois : « cher jardinier,

195

Cher ami Blaise, aide-moi donc à faire

Un beau bouquet de fleurs, qui puisse plaire

À monseigneur, à ce maître charmant ; «

Et puis d'un air si touché, si touchant,

Elle faisait ce bouquet : et sa vue

200

Était troublée ; elle était toute émue,

Toute rêveuse, avec un certain air,

Un air, là, qui... peste ! L'on y voit clair.

LE COMTE

Blaise, va-t'en... quoi ! J'aurais su lui plaire !

BLAISE

çà, n'allez pas traîner notre affaire.

205

LE COMTE

Hem ! ...

BLAISE

Vous verrez comme ce terrain-là

Entre mes mains bientôt profitera.

Répondez donc ; pourquoi ne me rien dire ?

LE COMTE

Ah ! Mon coeur est trop plein. Je me retire...
Adieu, madame.

210

SCÈNE III

La Baronne, Blaise.

LA BARONNE

Il l'aime comme un fou,
J'en suis certaine. Et comment donc, par où,
Par quels attraits, par quelle heureuse adresse,
A-t-elle pu me ravir sa tendresse ?
Nanine ! Ô ciel ! Quel choix ! Quelle fureur !
Nanine ! Non ; j'en mourrai de douleur.

215

BLAISE REVENANT

Ah ! Vous parlez de Nanine.

LA BARONNE

Insolente !

BLAISE

Est-il pas vrai que Nanine est charmante ?

220

LA BARONNE

Non.

BLAISE

Eh ! Si fait : parlez un peu pour nous,
Protégez Blaise.

LA BARONNE

Ah ! Quels horribles coups !

BLAISE

J'ai des écus ; Pierre Blaise mon père
M'a bien laissé trois bons journaux de terre :
Tout est pour elle, écus comptants, journaux,
Tout mon avoir, et tout ce que je vaux ;
Mon corps, mon coeur, tout moi-même, tout Blaise.

225

LA BARONNE

Autant que toi crois que j'en serais aise ;
Mon pauvre enfant, si je puis te servir,
Tous deux ce soir je voudrais vous unir :
Je lui paierai sa dot.

230

BLAISE

Digne Baronne,
Que j'aimerai votre chère personne !
Que de plaisir ! Est-il possible !

235

LA BARONNE

Hélas !
Je crains, ami, de ne réussir pas.

BLAISE

Ah ! Par pitié, réussissez, Madame.

LA BARONNE

Va, plutôt au ciel qu'elle devînt ta femme !
Attends mon ordre.

240

BLAISE

Eh ! Puis-je attendre ?

LA BARONNE

Va.

BLAISE

Adieu. J'aurai, ma foi, cet enfant-là.

SCÈNE IV

(À un laquais.)

LA BARONNE

Vit-on jamais une telle aventure !
Peut-on sentir une plus vive injure ;
Plus lâchement se voir sacrifier !
Le Comte Olban rival d'un jardinier !
Holà ! Quelqu'un ! Qu'on appelle Nanine.
C'est mon malheur qu'il faut que j'examine.
Où pourrait-elle avoir pris l'art flatteur,
L'art de séduire et de garder un coeur,

245

250

L'art d'allumer un feu vif et qui dure ?
Où ? Dans ses yeux, dans la simple nature.

Je crois pourtant que cet indigne amour

255

N'a point encore osé se mettre au jour.

J'ai vu qu'Olban se respecte avec elle ;

Ah ! C'est encore une douleur nouvelle ;

J'espérerais s'il se respectait moins.

D'un amour vrai le traître a tous les soins.

260

Ah ! La voici : je me sens au supplice.

Que la nature est pleine d'injustice !

À qui va-t-elle accorder la beauté !

C'est un affront fait à la qualité.

Approchez-vous ; venez, Mademoiselle.

265

SCÈNE V

La Baronne, Nanine.

NANINE

Madame.

LA BARONNE

Mais est-elle donc si belle ?

Ces grands yeux noirs ne disent rien du tout ;

Mais s'ils ont dit : j'aime... ah ! Je suis à bout.

Possédons-nous. Venez.

270

NANINE

Je viens me rendre

À mon devoir.

LA BARONNE

Vous vous faites attendre
Un peu de temps ; avancez-vous. Comment !
Comme elle est mise ! Et quel ajustement !
Il n'est pas fait pour une créature
De votre espèce.

275

NANINE

Il est vrai. Je vous jure,
Par mon respect, qu'en secret j'ai rougi
Plus d'une fois d'être vêtue ainsi ;
Mais c'est l'effet de vos bontés premières,
De ces bontés qui me sont toujours chères.
De tant de soins vous daigniez m'honorer !
Vous vous plaisiez vous-même à me parer.
Songez combien vous m'aviez protégée :
Sous cet habit je ne suis point changée.
Voudriez-vous, madame, humilier
Un coeur soumis, qui ne peut s'oublier ?

280

285

LA BARONNE

Approchez-moi ce fauteuil... ah ! J'enrage...
D'où venez-vous ?

290

NANINE

Je lisais.

LA BARONNE

Quel ouvrage ?

NANINE

Un livre anglais dont on m'a fait présent.

LA BARONNE

Sur quel sujet ?

NANINE

Il est intéressant :

295

L'auteur prétend que les hommes sont frères,

Nés tous égaux ; mais ce sont des chimères :

Je ne puis croire à cette égalité.

LA BARONNE

Elle y croira. Quel fonds de vanité !

Que l'on m'apporte ici mon écritoire...

300

NANINE

J'y vais.

LA BARONNE

Restez. Que l'on me donne à boire.

NANINE

Quoi ?

LA BARONNE

Rien. Prenez mon éventail... sortez.

Allez chercher mes gants... laissez... restez.

305

Avancez-vous... gardez-vous, je vous prie,
D'imaginer que vous soyez jolie.

NANINE

Vous me l'avez si souvent répété,
Que si j'avais ce fonds de vanité,
Si l'amour-propre avait gâté mon âme,
Je vous devrais ma guérison, madame.

310

(Avec dépit.)

LA BARONNE

Où trouve-t-elle ainsi ce qu'elle dit ?
Que je la hais ! Quoi ! Belle, et de l'esprit !
Écoutez-moi. J'eus bien de la tendresse
Pour votre enfance.

315

NANINE

Oui. Puisse ma jeunesse
être honorée encor de vos bontés !

LA BARONNE

Eh bien ! Voyez si vous les méritez.
Je prétends, moi, ce jour, cette heure même,
Vous établir ; jugez si je vous aime.

320

NANINE

Moi ?

LA BARONNE

Je vous donne une dot. Votre époux
Est fort bien fait, et très digne de vous ;
C'est un parti de tout point fort sortable :
C'est le seul même aujourd'hui convenable ;
Et vous devez bien m'en remercier :
C'est, en un mot, Blaise le jardinier.

325

NANINE

Blaise, Madame ?

LA BARONNE

Oui. D'où vient ce sourire ?
Hésitez-vous un moment d'y souscrire ?
Mes offres sont un ordre, entendez-vous ?
Obéissez, ou craignez mon courroux.

330

NANINE

Mais...

LA BARONNE

Apprenez qu'un mais est une offense.
Il vous sied bien d'avoir l'impertinence
De refuser un mari de ma main !
Ce coeur si simple est devenu bien vain.
Mais votre audace est trop prématurée ;
Votre triomphe est de peu de durée.
Vous abusez du caprice d'un jour,
Et vous verrez quel en est le retour.
Petite ingrate, objet de ma colère,

335

340

Vous avez donc l'insolence de plaire ?
 Vous m'entendez ; je vous ferai rentrer
 Dans le néant dont j'ai su vous tirer.
 Tu pleureras ton orgueil, ta folie.
 Je te ferai renfermer pour ta vie
 Dans un couvent.

345

NANINE

J'embrasse vos genoux ;
 Renfermez-moi ; mon sort sera trop doux.
 Oui, des faveurs que vous vouliez me faire,
 Cette rigueur est pour moi la plus chère.
 Enfermez-moi dans un cloître à jamais :
 J'y bénirai mon maître et vos bienfaits ;
 J'y calmerai des alarmes mortelles,
 Des maux plus grands, des craintes plus cruelles,
 Des sentiments plus dangereux pour moi
 Que ce courroux qui me glace d'effroi.
 Madame, au nom de ce courroux extrême,
 Délivrez-moi, s'il se peut, de moi-même ;
 Dès cet instant je suis prête à partir.

350

355

360

LA BARONNE

Est-il possible ? Et que viens-je d'ouïr ?
 Est-il bien vrai ? Me trompez-vous, Nanine ?

NANINE

Non. Faites-moi cette faveur divine :
 Mon coeur en a trop besoin.

365

LA BARONNE *(avec un emportement de tendresse)*

Lève-toi :

Que je t'embrasse. ô jour heureux pour moi !

Ma chère amie, eh bien ! Je vais sur l'heure

Préparer tout pour ta belle demeure.

Ah ! Quel plaisir que de vivre en couvent !

370

NANINE

C'est pour le moins un abri consolant.

LA BARONNE

Non ; c'est, ma fille, un séjour délectable.

NANINE

Le croyez-vous ?

LA BARONNE

Le monde est haïssable,

Jaloux...

375

NANINE

Oh ! Oui.

LA BARONNE

Fou, méchant, vain, trompeur,

Changeant, ingrat ; tout cela fait horreur.

NANINE

Oui ; j'entrevois qu'il me serait funeste,
Qu'il faut le fuir...

380

LA BARONNE

La chose est manifeste ;
Un bon couvent est un port assuré.
Monsieur le Comte, ah ! Je vous préviendrai.

NANINE

Que dites-vous de monseigneur ?

LA BARONNE

Je t'aime
À la fureur ; et dès ce moment même
Je voudrais bien te faire le plaisir
De t'enfermer pour ne jamais sortir.
Mais il est tard, hélas ! Il faut attendre
Le point du jour. écoute : il faut te rendre
Vers le minuit dans mon appartement.
Nous partirons d'ici secrètement
Pour ton couvent à cinq heures sonnantes :
Sois prête au moins.

385

390

SCÈNE VI

NANINE

Quelles douleurs cuisantes !
Quel embarras ! Quel tourment ! Quel dessein !
Quels sentiments combattent dans mon sein !

395

Hélas ! Je fuis le plus aimable maître !
 En le fuyant, je l'offense peut-être ;
 Mais, en restant, l'excès de ses bontés 400
 M'attirerait trop de calamités,
 Dans sa maison mettrait un trouble horrible.
 Madame croit qu'il est pour moi sensible,
 Que jusqu'à moi ce coeur peut s'abaisser :
 Je le redoute, et n'ose le penser. 405
 De quel courroux madame est animée !
 Quoi ! L'on me hait, et je crains d'être aimée ?
 Mais, moi ! Mais moi ! Je me crains encor plus ;
 Mon coeur troublé de lui-même est confus.
 Que devenir ? De mon état tirée, 410
 Pour mon malheur je suis trop éclairée.
 C'est un danger, c'est peut-être un grand tort
 D'avoir une âme au-dessus de son sort.
 Il faut partir ; j'en mourrai, mais n'importe.

SCÈNE VII

Le Comte, Nanine, un laquais.

(Il fait la révérence à Nanine, qui lui en fait une profonde.)

LE COMTE

Holà ! Quelqu'un ! Qu'on reste à cette porte. 415
 Des sièges, vite.
 Asseyons-nous ici.

NANINE

Qui ? Moi, monsieur ?

LE COMTE

Oui, je le veux ainsi ;
Et je vous rends ce que votre conduite, 420
Votre beauté, votre vertu mérite.
Un diamant trouvé dans un désert
Est-il moins beau, moins précieux, moins cher ?
Quoi ! Vos beaux yeux semblent mouillés de larmes !
Ah ! Je le vois, jalouse de vos charmes, 425
Notre Baronne aura, par ses aigreurs,
Par son courroux, fait répandre vos pleurs.

NANINE

Non, monsieur, non ; sa bonté respectable
Jamais pour moi ne fut si favorable ;
Et j'avouerai qu'ici tout m'attendrit. 430

LE COMTE

Vous me charmez : je craignais son dépit.

NANINE

Hélas ! Pourquoi ?

LE COMTE

Jeune et belle Nanine,
La jalousie en tous les coeurs domine :
L'homme est jaloux dès qu'il peut s'enflammer ; 435
La femme l'est, même avant que d'aimer.
Un jeune objet, beau, doux, discret, sincère,
À tout son sexe est bien sûr de déplaire.
L'homme est plus juste ; et d'un sexe jaloux

Nous nous vengeons autant qu'il est en nous.

440

Croyez surtout que je vous rends justice.

J'aime ce coeur qui n'a point d'artifice ;

J'admire encore à quel point vous avez

Développé vos talents cultivés.

De votre esprit la naïve justesse

445

Me rend surpris autant qu'il m'intéresse.

NANINE

J'en ai bien peu ; mais quoi ! Je vous ai vu,

Et je vous ai tous les jours entendu :

Vous avez trop relevé ma naissance ;

Je vous dois trop ; c'est par vous que je pense.

450

LE COMTE

Ah ! Croyez-moi, l'esprit ne s'apprend pas.

NANINE

Je pense trop pour un état si bas ;

Au dernier rang les destins m'ont comprise.

LE COMTE

Dans le premier vos vertus vous ont mise.

Naïvement dites-moi quel effet

455

Ce livre anglais sur votre esprit a fait ?

NANINE

Il ne m'a point du tout persuadée ;

Plus que jamais, monsieur, j'ai dans l'idée

Qu'il est des coeurs si grands, si généreux,

Que tout le reste est bien vil auprès d'eux.

460

LE COMTE

Vous en êtes la preuve... ah çà, Nanine,
Permettez-moi qu'ici l'on vous destine
Un sort, un rang moins indigne de vous.

NANINE

Hélas ! Mon sort était trop haut, trop doux.

LE COMTE

Non. Désormais soyez de la famille : 465
Ma mère arrive ; elle vous voit en fille ;
Et mon estime, et sa tendre amitié
Doivent ici vous mettre sur un pied
Fort éloigné de cette indigne gêne
Où vous tenait une femme hautaine. 470

NANINE

Elle n'a fait, hélas ! Que m'avertir
De mes devoirs... qu'ils sont durs à remplir !

LE COMTE

Quoi ! Quel devoir ? Ah ! Le vôtre est de plaire ;
Il est rempli : le nôtre ne l'est guère.
Il vous fallait plus d'aisance et d'éclat : 475
Vous n'êtes pas encor dans votre état.

(En se levant.)

NANINE

J'en suis sortie, et c'est ce qui m'accable ;

C'est un malheur peut-être irréparable.
 Ah ! Monseigneur ! Ah ! Mon maître ! écarter
 De mon esprit toutes ces vanités ;
 De vos bienfaits confuse, pénétrée,
 Laissez-moi vivre à jamais ignorée.
 Le ciel me fit pour un état obscur ;
 L'humilité n'a pour moi rien de dur.
 Ah ! Laissez-moi ma retraite profonde.
 Eh ! Que ferais-je, et que verrais-je au monde,
 Après avoir admiré vos vertus ?

480

485

LE COMTE

Non, c'en est trop, je n'y résiste plus.
 Qui ? Vous, obscure ! Vous !

NANINE

Quoi que je fasse.
 Puis-je de vous obtenir une grâce ?

490

LE COMTE

Qu'ordonnez-vous ? Parlez.

NANINE

Depuis un temps
 Votre bonté me comble de présents.

LE COMTE

Eh bien ! Pardon. J'en agis comme un père,
 Un père tendre à qui sa fille est chère.
 Je n'ai point l'art d'embellir un présent ;
 Et je suis juste, et ne suis point galant.

495

De la fortune il faut venger l'injure :
Elle vous traita mal : mais la nature,
En récompense, a voulu vous doter
De tous ses biens ; j'aurais dû l'imiter.

500

NANINE

Vous en avez trop fait ; mais je me flatte
Qu'il m'est permis, sans que je sois ingrate,
De disposer de ces dons précieux
Que votre main rend si chers à mes yeux.

505

LE COMTE

Vous m'outragez.

SCÈNE VIII

Le Comte, Nanine, Germon.

GERMON

Madame vous demande,
Madame attend.

LE COMTE

Eh ! Que madame attende.
Quoi ! L'on ne peut un moment vous parler,
Sans qu'aussitôt on vienne nous troubler !

510

NANINE

Avec douleur, sans doute, je vous laisse ;
Mais vous savez qu'elle fut ma maîtresse.

LE COMTE

Non, non, jamais je ne veux le savoir.

515

NANINE

Elle conserve un reste de pouvoir.

LE COMTE

Elle n'en garde aucun, je vous assure.

Vous gémissiez... quoi ! Votre coeur murmure ?

Qu'avez-vous donc ?

(Elle sort.)

NANINE

Je vous quitte à regret ;

520

Mais il le faut... Ô ciel ! C'en est donc fait !

SCÈNE IX

Le Comte, Germon.

LE COMTE

Elle pleurait. D'une femme orgueilleuse

Depuis longtemps l'aigreur capricieuse

La fait gémir sous trop de dureté ;

Et de quel droit ? Par quelle autorité ?

525

Sur ces abus ma raison se récrie.

Ce monde-ci n'est qu'une loterie

De biens, de rangs, de dignités, de droits,

Brigués sans titre, et répandus sans choix.

Hé !

530

GERMON

Monseigneur.

LE COMTE

Demain sur sa toilette
Vous porterez cette somme complète
De trois cents louis d'or ; n'y manquez pas :
Puis vous irez chercher ces gens là-bas ;
Ils attendront.

535

GERMON

Madame la Baronne
Aura l'argent que monseigneur me donne,
Sur sa toilette.

LE COMTE

Eh ! L'esprit lourd ! Eh non !
C'est pour Nanine, entendez-vous ?

540

GERMON

Pardon.

(Germon sort.)

LE COMTE

Allez, allez, laissez-moi.
Ma tendresse
Assurément n'est point une faiblesse.

545

Je l'idolâtre, il est vrai ; mais mon coeur
 Dans ses yeux seuls n'a point pris son ardeur.
 Son caractère est fait pour plaire au sage ;
 Et sa belle âme a mon premier hommage :
 Mais son état ? Elle est trop au-dessus ; 550
 Fût-il plus bas, je l'en aimerais plus.
 Mais puis-je enfin l'épouser ? Oui, sans doute.
 Pour être heureux qu'est-ce donc qu'il en coûte ?
 D'un monde vain dois-je craindre l'écueil,
 Et de mon goût me priver par orgueil ? 555
 Mais la coutume ? ... eh bien ! Elle est cruelle ;
 Et la nature eut ses droits avant elle.
 Eh quoi ! Rival de Blaise ! Pourquoi non ?
 Blaise est un homme ; il l'aime, il a raison.
 Elle fera dans une paix profonde 560
 Le bien d'un seul, et les désirs du monde.
 Elle doit plaire aux jardiniers, aux rois ;
 Et mon bonheur justifiera mon choix.

ACTE II

SCÈNE I

Le Comte, Marin.

LE COMTE

Ah ! Cette nuit est une année entière !
Que le sommeil est loin de ma paupière ! 565
Tout dort ici ; Nanine dort en paix ;
Un doux repos rafraîchit ses attraits :
Et moi, je vais, je cours, je veux écrire,
Je n'écris rien ; vainement je veux lire,
Mon oeil troublé voit les mots sans les voir, 570
Et mon esprit ne les peut concevoir ;
Dans chaque mot le seul nom de Nanine
Est imprimé par une main divine.
Holà ! Quelqu'un ! Qu'on vienne. Quoi ! Mes gens
Sont-ils pas las de dormir si longtemps ? 575
Germon ! Marin !

MARIN DERRIÈRE LE THÉÂTRE

J'accours.

LE COMTE

Quelle paresse !

Eh ! Venez vite ; il fait jour ; le temps presse :

Arrivez donc.

580

MARIN

Eh ! Monsieur, quel lutin

Vous a sans nous éveillé si matin ?

LE COMTE

L'amour.

MARIN

Oh ! Oh ! La Baronne de L'Orme

Ne permet pas qu'en ce logis on dorme.

Qu'ordonnez-vous ?

585

LE COMTE

Je veux, mon cher Marin,

Je veux avoir, au plus tard pour demain,

Six chevaux neufs, un nouvel équipage,

Femme de chambre adroite, bonne, et sage ;

Valet de chambre avec deux grands laquais,

Point libertins, qui soient jeunes, bien faits ;

Des diamants, des boucles des plus belles,

Des bijoux d'or, des étoffes nouvelles.

Pars dans l'instant, cours en poste à Paris ;

Crève tous les chevaux.

590

595

MARIN

Vous voilà pris.
J'entends, j'entends ; Madame la Baronne
Est la maîtresse aujourd'hui qu'on nous donne ;
Vous l'épousez ?

600

LE COMTE

Quel que soit mon projet,
Vole et reviens.

MARIN

Vous serez satisfait.

SCÈNE II

Le Comte, Germon.

LE COMTE

Quoi ! J'aurai donc cette douceur extrême
De rendre heureux, d'honorer ce que j'aime !
Notre Baronne avec fureur crierà ;
Très volontiers, et tant qu'elle voudra.
Les vains discours, le monde, la Baronne,
Rien ne m'émeut, et je ne crains personne ;
Aux préjugés c'est trop être soumis :
Il faut les vaincre, ils sont nos ennemis ;
Et ceux qui font les esprits raisonnables,
Plus vertueux, sont les seuls respectables.
Eh ! Mais... quel bruit entends-je dans ma cour ?
C'est un carrosse. Oui... mais... au point du jour

605

610

615

Qui peut venir ? ... c'est ma mère, peut-être.
Germon...

GERMON (*arrivant*)

Monsieur.

LE COMTE

Vois ce que ce peut être.

GERMON

C'est un carrosse.

620

LE COMTE

Eh qui ? Par quel hasard ?
Qui vient ici ?

GERMON

L'on ne vient point ; l'on part.

LE COMTE

Comment ! On part ?

GERMON

Madame la Baronne
Sort tout à l'heure.

625

LE COMTE

Oh ! Je le lui pardonne ;
Que pour jamais puisse-t-elle sortir !

GERMON

Avec Nanine elle est prête à partir.

LE COMTE

Ciel ! Que dis-tu ? Nanine ?

630

GERMON

La suivante
Le dit tout haut.

LE COMTE

Quoi donc ?

GERMON

Votre parente
Part avec elle ; elle va, ce matin,
Mettre Nanine à ce couvent voisin.

635

(Germon sort.)

LE COMTE

Courons, volons. Mais quoi ! Que vais-je faire ?
Pour leur parler je suis trop en colère :
N'importe : allons. Quand je devrais... mais non :
On verrait trop toute ma passion.
Qu'on ferme tout, qu'on vole, qu'on l'arrête ;
Répondez-moi d'elle sur votre tête :
Amenez-moi Nanine.
Ah ! Juste ciel !
On l'enlevait. Quel jour ! Quel coup mortel !

640

645

Qu'ai-je donc fait ? Pourquoi ? Par quel caprice ?
Par quelle ingrate et cruelle injustice ?
Qu'ai-je donc fait, hélas ! Que l'adorer,
Sans la contraindre, et sans me déclarer,
Sans alarmer sa timide innocence ?
Pourquoi me fuir ? Je m'y perds, plus j'y pense.

650

SCÈNE III

Le Comte, Nanine.

LE COMTE

Belle Nanine, est-ce vous que je vois ?
Quoi ! Vous voulez vous dérober à moi !
Ah ! Répondez, expliquez-vous, de grâce.
Vous avez craint, sans doute, la menace
De la Baronne ; et ces purs sentiments,
Que vos vertus m'inspirent dès longtemps,
Plus que jamais l'auront, sans doute, aigrie.
Vous n'auriez point de vous-même eu l'envie
De nous quitter, d'arracher à ces lieux
Leur seul éclat que leur prêtaient vos yeux.
Hier au soir, de pleurs toute trempée,
De ce dessein étiez-vous occupée ?
Répondez donc. Pourquoi me quittiez-vous ?

655

660

NANINE

Vous me voyez tremblante à vos genoux.

665

LE COMTE *(la relevant)*

Ah ! Parlez-moi. Je tremble plus encore.

NANINE

Madame...

LE COMTE

Eh bien ?

NANINE

Madame, que j'honore,
Pour le couvent n'a point forcé mes vœux.

670

LE COMTE

Ce serait vous ? Qu'entends-je ! Ah, malheureux !

NANINE

Je vous l'avoue ; oui, je l'ai conjurée
De mettre un frein à mon âme égarée...
Elle voulait, monsieur, me marier.

LE COMTE

Elle ? à qui donc ?

675

NANINE

À votre jardinier.

LE COMTE

Le digne choix !

NANINE

Et moi, toute honteuse,
 Plus qu'on ne croit peut-être malheureuse,
 Moi qui repousse avec un vain effort 680
 Des sentiments au-dessus de mon sort,
 Que vos bontés avaient trop élevée,
 Pour m'en punir, j'en dois être privée.

LE COMTE

Vous, vous punir ! Ah ! Nanine ! Et de quoi ?

NANINE

D'avoir osé soulever contre moi 685
 Votre parente, autrefois ma maîtresse.
 Je lui déplais ; mon seul aspect la blesse :
 Elle a raison ; et j'ai près d'elle, hélas !
 Un tort bien grand... qui ne finira pas.
 J'ai craint ce tort ; il est peut-être extrême. 690
 J'ai prétendu m'arracher à moi-même,
 Et déchirer dans les austérités
 Ce coeur trop haut, trop fier de vos bontés,
 Venger sur lui sa faute involontaire.
 Mais ma douleur, hélas ! La plus amère, 695
 En perdant tout, en courant m'éclipser,
 En vous fuyant, fut de vous offenser.

LE COMTE *(se détournant et se promenant)*

Quels sentiments ! Et quelle âme ingénue !
 En ma faveur est-elle prévenue ?
 A-t-elle craint de m'aimer ? ô vertu ! 700

NANINE

Cent fois pardon, si je vous ai déplu :
Mais permettez qu'au fond d'une retraite
J'aïlle cacher ma douleur inquiète,
M'entretenir en secret à jamais
De mes devoirs, de vous, de vos bienfaits.

705

LE COMTE

N'en parlons plus. écoutez : la Baronne
Vous favorise, et noblement vous donne
Un domestique, un rustre pour époux ;
Moi, j'en sais un moins indigne de vous :
Il est d'un rang fort au-dessus de Blaise,
Jeune, honnête homme ; il est fort à son aise :
Je vous réponds qu'il a des sentiments :
Son caractère est loin des moeurs du temps ;
Et je me trompe, ou pour vous j'envisage
Un destin doux, un excellent ménage.
Un tel parti flatte-t-il votre coeur ?
Vaut-il pas bien le couvent ?

710

715

NANINE

Non, monsieur...
Ce nouveau bien que vous daignez me faire,
Je l'avouerai, ne peut me satisfaire.
Vous pénétrez mon coeur reconnaissant :
Daignez y lire, et voyez ce qu'il sent ;
Voyez sur quoi ma retraite se fonde.
Un jardinier, un monarque du monde,
Qui pour époux s'offriraient à mes vœux,
Également me déplairaient tous deux.

720

725

(À part.)

(À Nanine.)

LE COMTE

Vous décidez mon sort. Eh bien ! Nanine,
Connaissez donc celui qu'on vous destine :
Vous l'estimez ; il est sous votre loi ;
Il vous adore, et cet époux... c'est moi.
L'étonnement, le trouble l'a saisie.
Ah ! Parlez-moi ; disposez de ma vie ;
Ah ! Reprenez vos sens trop agités.

730

NANINE

Qu'ai-je entendu ?

LE COMTE

Ce que vous méritez.

735

NANINE

Quoi ! Vous m'aimez ? Ah ! Gardez-vous de croire
Que j'ose user d'une telle victoire.
Non, monsieur, non, je ne souffrirai pas
Qu'ainsi pour moi vous descendiez si bas :
Un tel hymen est toujours trop funeste ;
Le goût se passe, et le repentir reste.
J'ose à vos pieds attester vos aïeux...
Hélas ! Sur moi ne jetez point les yeux.
Vous avez pris pitié de mon jeune âge ;
Formé par vous, ce coeur est votre ouvrage ;
Il en serait indigne désormais

740

745

S'il acceptait le plus grand des bienfaits.
Oui, je vous dois des refus. Oui, mon âme
Doit s'immoler.

LE COMTE

Non, vous serez ma femme.
Quoi ! Tout à l'heure ici vous m'assuriez,
Vous l'avez dit, que vous refuseriez
Tout autre époux, fût-ce un prince.

750

NANINE

Oui, sans doute ;
Et ce n'est pas ce refus qui me coûte.

755

LE COMTE

Mais me haïssez-vous ?

NANINE

Aurais-je fui,
Craindrais-je tant, si vous étiez haï ?

LE COMTE

Ah ! Ce mot seul a fait ma destinée.

NANINE

Eh ! Que prétendez-vous ?

760

LE COMTE

Notre hyménée.

NANINE

Songez...

LE COMTE

Je songe à tout.

NANINE

Mais prévoyez...

LE COMTE

Tout est prévu...

765

NANINE

Si vous m'aimez, croyez...

LE COMTE

Je crois former le bonheur de ma vie.

NANINE

Vous oubliez...

LE COMTE

Il n'est rien que j'oublie.

Tout sera prêt, et tout est ordonné...

770

NANINE

Quoi ! Malgré moi votre amour obstiné...

LE COMTE

Oui, malgré vous, ma flamme impatiente
Va tout presser pour cette heure charmante.
Un seul instant je quitte vos attraits
Pour que mes yeux n'en soient privés jamais.
Adieu, Nanine, adieu, vous que j'adore.

775

SCÈNE IV

(Elle se met à écrire.)

NANINE

Ciel, est-ce un rêve ? Et puis-je croire encore
Que je parvienne au comble du bonheur ?
Non, ce n'est pas l'excès d'un tel honneur,
Tout grand qu'il est, qui me plaît et me frappe ;
À mes regards tant de grandeur échappe :
Mais épouser ce mortel généreux,
Lui, cet objet de mes timides vœux,
Lui, que j'avais tant craint d'aimer, que j'aime,
Lui, qui m'élève au-dessus de moi-même ;
Je l'aime trop pour pouvoir l'avilir :
Je devrais... non, je ne puis plus le fuir ;
Non... mon état ne saurait se comprendre.
Moi, l'épouser ! Quel parti dois-je prendre ?
Le ciel pourra m'éclairer aujourd'hui ;
Dans ma faiblesse il m'envoie un appui.
Peut-être même... allons ; il faut écrire,
Il faut... par où commencer, et que dire ?
Quelle surprise ! écrivons promptement,
Avant d'oser prendre un engagement.

780

785

790

795

SCÈNE V

Nanine, Blaise.

BLAISE

Ah ! La voici. Madame la Baronne
En ma faveur vous a parlé, mignonne.
Ouais, elle écrit sans me voir seulement.

NANINE *(écrivait toujours)*

Blaise, bonjour.

BLAISE

Bonjour est sec, vraiment.

800

NANINE *(écrivait)*

À chaque mot mon embarras redouble ;
Toute ma lettre est pleine de mon trouble.

BLAISE

Le grand génie ! Elle écrit tout courant ;
Qu'elle a d'esprit ! Et que n'en ai-je autant !
Çà, je disais...

805

NANINE

Eh bien ?

BLAISE

Elle m'impose
Par son maintien ; devant elle je n'ose

M'expliquer... là... tout comme je voudrais :
Je suis venu cependant tout exprès.

810

NANINE

Cher Blaise, il faut me rendre un grand service.

BLAISE

Oh ! Deux plutôt.

NANINE

Je te fais la justice
De me fier à ta discrétion,
À ton bon coeur.

815

BLAISE

Oh ! Parlez sans façon :
Car, vous voyez, Blaise est prêt à tout faire
Pour vous servir ; vite, point de mystère.

NANINE

Tu vas souvent au village prochain,
À Rémival, à droite du chemin ?

820

BLAISE

Oui.

NANINE

Pourrais-tu trouver dans ce village
Philippe Hombert ?

BLAISE

Non. Quel est ce visage ?
Philippe Hombert ? Je ne connais pas ça.

825

NANINE

Hier au soir je crois qu'il arriva ;
Informe-t'en. Tâche de lui remettre,
Mais sans délai, cet argent, cette lettre.

BLAISE

Oh ! De l'argent !

NANINE

Donne aussi ce paquet ;
Monte à cheval pour avoir plus tôt fait ;
Pars, et sois sûr de ma reconnaissance.

830

BLAISE

J'irais pour vous au fin fond de la France.
Philippe Hombert est un heureux manant ;
La bourse est pleine : ah ! Que d'argent comptant !
Est-ce une dette ?

835

NANINE

Elle est très avérée ;
Il n'en est point, Blaise, de plus sacrée.
Écoute : Hombert est peut-être inconnu ;
Peut-être même il n'est pas revenu.
Mon cher ami, tu me rendras ma lettre,
Si tu ne peux en ses mains la remettre.

840

BLAISE

Mon cher ami !

NANINE

Je me fie à ta foi.

BLAISE

Son cher ami !

845

NANINE

Va, j'attends tout de toi.

SCÈNE VI

La Baronne, Blaise.

(Il met l'argent et le paquet dans sa poche ; il rencontre la Baronne, et la heurte.)

BLAISE

D'où diable vient cet argent ? Quel message !
Il nous aurait aidé dans le ménage.
Allons, elle a pour nous de l'amitié ;
Et ça vaut mieux que de l'argent, morgué !
Courons, courons.

850

LA BARONNE

Eh ! Le butor ! ... arrête.
L'étourdi m'a pensé casser la tête.

BLAISE

Pardon, Madame.

LA BARONNE

Où vas-tu ? Que tiens-tu ?

855

Que fait Nanine ? As-tu rien entendu ?

Monsieur le Comte est-il bien en colère ?

Quel billet est-ce là ?

BLAISE

C'est un mystère.

Peste ! ...

860

LA BARONNE

Voyons.

BLAISE

Nanine gronderait.

LA BARONNE

Comment dis-tu ? Nanine ! Elle pourrait

Avoir écrit, te charger d'un message !

Donne, ou je romps soudain ton mariage :

865

Donne, te dis-je.

BLAISE *(riant)*

Ho, ho.

LA BARONNE

De quoi ris-tu ?

BLAISE *(riant encore)*

Ha, ha.

(Elle décachette la lettre.)

LA BARONNE

J'en veux savoir le contenu.
Il m'intéresse, ou je suis bien trompée.

870

BLAISE *(riant encore)*

Ha, ha, ha, ha, qu'elle est bien attrapée !
Elle n'a là qu'un chiffon de papier ;
Moi, j'ai l'argent, et je m'en vais payer
Philippe Hombert : faut servir sa maîtresse.
Courons.

875

SCÈNE VII

LA BARONNE

Lisons. « Ma joie et ma tendresse
Sont sans mesure, ainsi que mon bonheur.
Vous arrivez : quel moment pour mon coeur !
Quoi ! Je ne puis vous voir et vous entendre !
Entre vos bras je ne puis me jeter !
Je vous conjure au moins de vouloir prendre
Ces deux paquets : daignez les accepter.
Sachez qu'on m'offre un sort digne d'envie,

880

Et dont il est permis de s'éblouir : 885
 Mais il n'est rien que je ne sacrifie
 Au seul mortel que mon coeur doit chérir. »
 Ouais. Voilà donc le style de Nanine !
 Comme elle écrit, l'innocente orpheline !
 Comme elle fait parler la passion ! 890
 En vérité ce billet est bien bon.
 Tout est parfait, je ne me sens pas d'aise.
 Ah, ah, rusée, ainsi vous trompiez Blaise !
 Vous m'enleviez en secret mon amant.
 Vous avez feint d'aller dans un couvent ; 895
 Et tout l'argent que le Comte vous donne,
 C'est pour Philippe Hombert ! Fort bien, friponne ;
 J'en suis charmée, et le perfide amour
 Du Comte Olban méritait bien ce tour.
 Je m'en doutais que le coeur de Nanine 900
 Était plus bas que sa basse origine.

SCÈNE VIII

Le Comte, La Baronne.

LA BARONNE

Venez, venez, homme à grands sentiments,
 Homme au-dessus des préjugés du temps,
 Sage amoureux, philosophe sensible ;
 Vous allez voir un trait assez risible. 905
 Vous connaissez sans doute à Rémival
 Monsieur Philippe Hombert, votre rival ?

LE COMTE

Ah ! Quels discours vous me tenez ?

LA BARONNE

Peut-être
Ce billet-là vous le fera connaître.
Je crois qu'Hombert est un fort beau garçon.

910

LE COMTE

Tous vos efforts ne sont plus de saison :
Mon parti pris, je suis inébranlable.
Contentez-vous du tour abominable
Que vous vouliez me jouer ce matin.

915

(Tandis que le Comte lit.)

LA BARONNE

Ce nouveau tour est un peu plus malin.
Tenez, lisez. Ceci pourra vous plaire ;
Vous connaîtrez les moeurs, le caractère
Du digne objet qui vous a subjugué.
Tout en lisant, il me semble intrigué.
Il a pâli ; l'affaire émeut sa bile...
Eh bien ! Monsieur, que pensez-vous du style ?
Il ne voit rien, ne dit rien, n'entend rien :
Oh ! Le pauvre homme ! Il le méritait bien.

920

LE COMTE

Ai-je bien lu ? Je demeure stupide.
Ô tour affreux ! Sexe ingrat, coeur perfide !

925

LA BARONNE

Je le connais, il est né violent ;

Il est prompt, ferme ; il va dans un moment
Prendre un parti.

SCÈNE IX

Le Comte, La Baronne, Germon.

GERMON

Voici dans l'avenue
Madame Olban.

930

LA BARONNE

La vieille est revenue ?

GERMON

Madame votre mère, entendez-vous ?
Est près d'ici, monsieur.

LA BARONNE

Dans son courroux,
Il est devenu sourd. La lettre opère.

935

GERMON *(criant)*

Monsieur.

LE COMTE

Plaît-il ?

GERMON *(haut)*

Madame votre mère,
Monsieur.

940

LE COMTE

Que fait Nanine en ce moment ?

GERMON

Mais... elle écrit dans son appartement.

LE COMTE *(d'un air froid et sec)*

Allez saisir ses papiers, allez prendre
Ce qu'elle écrit ; vous viendrez me le rendre.
Qu'on la renvoie à l'instant.

945

GERMON

Qui, monsieur ?

LE COMTE

Nanine.

GERMON

Non, je n'aurais pas ce coeur ;
Si vous saviez à quel point sa personne
Nous charme tous ; comme elle est noble, bonne !

950

LE COMTE

Obéissez, ou je vous chasse.

(Il sort.)

GERMON

Allons.

SCÈNE X

Le Comte, La Baronne.

LA BARONNE

Ah ! Je respire : enfin nous l'emportons ;
Vous devenez un homme raisonnable.
Ah ça, voyez s'il n'est pas véritable
Qu'on tient toujours de son premier état,
Et que les gens dans un certain éclat
Ont un coeur noble, ainsi que leur personne ?
Le sang fait tout, et la naissance donne
Des sentiments à Nanine inconnus.

955

960

LE COMTE

Je n'en crois rien ; mais soit, n'en parlons plus :
Réparons tout. Le plus sage, en sa vie,
A quelquefois ses accès de folie :
Chacun s'égare, et le moins imprudent
Est celui-là qui plus tôt se repent.

965

LA BARONNE

Oui.

LE COMTE

Pour jamais cessez de parler d'elle.

LA BARONNE

Très volontiers.

LE COMTE

Ce sujet de querelle
Doit s'oublier.

970

LA BARONNE

Mais vous, de vos serments
Souvenez-vous.

LE COMTE

Fort bien, je vous entends ;
Je les tiendrai.

LA BARONNE

Ce n'est qu'un prompt hommage
Qui peut ici réparer mon outrage.
Indignement notre hymen différé
Est un affront.

975

LE COMTE

Il sera réparé.
Madame, il faut...

980

LA BARONNE

Il ne faut qu'un notaire.

LE COMTE

Vous savez bien... que j'attendais ma mère.

LA BARONNE

Elle est ici.

SCÈNE XI

La Marquise, Le Comte, La Baronne.

(À part.)

(À sa mère.)

(À part.)

LE COMTE *(à sa mère)*

Madame, j'aurais dû...

Philippe Hombert ! ...

985

Vous m'avez prévenu ;

Et mon respect, mon zèle, ma tendresse...

Avec cet air innocent, la traîtresse !

LA MARQUISE

Mais vous extravaguez, mon très cher fils.

On m'avait dit, en passant par Paris,

990

Que vous aviez la tête un peu frappée :

Je m'aperçois qu'on ne m'a pas trompée :
Mais ce mal-là...

LE COMTE

Ciel ! Que je suis confus !

LA MARQUISE

Prend-il souvent ?

995

LE COMTE

Il ne me prendra plus.

(Faisant une petite révérence à la Baronne.)

LA MARQUISE

çà, je voudrais ici vous parler seule.
Bonjour, madame.

(Elle sort.)

LA BARONNE *(à part)*

Hom ! La vieille bégueule !
Madame, il faut vous laisser le plaisir
D'entretenir monsieur tout à loisir.
Je me retire.

1000

SCÈNE XII

La Marquise, Le Comte.

LA MARQUISE (*parlant fort vite, et d'un ton de petite vieille babillarde*)

Eh bien ! Monsieur le Comte,
 Vous faites donc à la fin votre compte
 De me donner la Baronne pour bru ; 1005
 C'est sur cela que j'ai vite accouru.
 Votre Baronne est une acariâtre,
 Impertinente, altière, opiniâtre,
 Qui n'eut jamais pour moi le moindre égard ;
 Qui l'an passé, chez la Marquise Agard, 1010
 En plein souper me traita de bavarde :
 D'y plus souper désormais dieu me garde !
 Bavarde, moi ! Je sais d'ailleurs très bien
 Qu'elle n'a pas, entre nous, tant de bien :
 C'est un grand point ; il faut qu'on s'en informe ; 1015
 Car on m'a dit que son château de L'Orme
 À son mari n'appartient qu'à moitié ;
 Qu'un vieux procès, qui n'est pas oublié,
 Lui disputait la moitié de la terre.
 J'ai su cela de feu votre grand-père : 1020
 Il disait vrai, c'était un homme, lui ;
 On n'en voit plus de sa trempe aujourd'hui.
 Paris est plein de ces petits bouts d'homme,
 Vains, fiers, fous, sots, dont le caquet m'assomme,
 Parlant de tout avec l'air empressé, 1025
 Et se moquant toujours du temps passé.
 J'entends parler de nouvelle cuisine,
 De nouveaux goûts ; on crève, on se ruine :
 Les femmes sont sans frein, et les maris
 Sont des benêts. Tout va de pis en pis. 1030

LE COMTE *(relisant le billet)*

Qui l'aurait cru ? Ce trait me désespère.
Eh bien, Germon ?

SCÈNE XIII

La Marquise, Le Comte, Germon.

GERMON

Voici Votre notaire.

LE COMTE

Oh ! Qu'il attende.

GERMON

Et voici le papier
Qu'elle devait, monsieur, vous envoyer.

1035

LE COMTE *(lisant)*

Donne... fort bien. Elle m'aime, dit-elle,
Et, par respect, me refuse... infidèle !
Tu ne dis pas la raison du refus !

LA MARQUISE

Ma foi, mon fils a le cerveau perclus :
C'est sa Baronne ; et l'amour le domine.

1040

LE COMTE (à Germon)

M'a-t-on bientôt délivré de Nanine ?

GERMON

Hélas ! Monsieur, elle a déjà repris
Modestement ses champêtres habits,
Sans dire un mot de plainte et de murmure.

1045

LE COMTE

Je le crois bien.

GERMON

Elle a pris cette injure
Tranquillement, lorsque nous pleurons tous.

LE COMTE

Tranquillement ?

LA MARQUISE

Hem ! De qui parlez-vous ?

1050

GERMON

Nanine, hélas ! Madame, que l'on chasse :
Tout le château pleure de sa disgrâce.

LA MARQUISE

Vous la chassez ? Je n'entends point cela.
Quoi ! Ma Nanine ? Allons, rappelez-la.

Qu'a-t-elle fait, ma charmante orpheline ? 1055
 C'est moi, mon fils, qui vous donnai Nanine.
 Je me souviens qu'à l'âge de dix ans
 Elle enchantait tout le monde céans.
 Notre Baronne ici la prit pour elle ;
 Et je prédis dès lors que cette belle 1060
 Serait fort mal ; et j'ai très bien prédit.
 Mais j'eus toujours chez vous peu de crédit :
 Vous prétendez tout faire à votre tête.
 Chasser Nanine est un trait malhonnête.

LE COMTE

Quoi ! Seule, à pied, sans secours, sans argent ? 1065

GERMON

Ah ! J'oubliais de dire qu'à l'instant
 Un vieux bonhomme à vos gens se présente :
 Il dit que c'est une affaire importante,
 Qu'il ne saurait communiquer qu'à vous ;
 Il veut, dit-il, se mettre à vos genoux. 1070

LE COMTE

Dans le chagrin où mon coeur s'abandonne,
 Suis-je en état de parler à personne ?

LA MARQUISE

Ah ! Vous avez du chagrin, je le crois ;
 Vous m'en donnez aussi beaucoup à moi.
 Chasser Nanine, et faire un mariage 1075
 Qui me déplaît ! Non, vous n'êtes pas sage.
 Allez ; trois mois ne seront pas passés

Que vous serez l'un de l'autre lassés.
 Je vous prédis la pareille aventure
 Qu'à mon cousin le Marquis de Marmure. 1080
 Sa femme était aigre comme verjus ;
 Mais, entre nous, la vôtre l'est bien plus.
 En s'épousant, ils crurent qu'ils s'aimèrent ;
 Deux mois après tous deux se séparèrent :
 Madame alla vivre avec un galant, 1085
 Fat, petit-mâitre, escroc, extravagant ;
 Et monsieur prit une franche coquette,
 Une intrigante et friponne parfaite ;
 Des soupers fins, la petite maison,
 Chevaux, habits, maître d'hôtel fripon, 1090
 Bijoux nouveaux pris à crédit, notaires,
 Contrats vendus, et dettes usuraires :
 Enfin monsieur et madame, en deux ans,
 À l'hôpital allèrent tout d'un temps.
 Je me souviens encor d'une autre histoire, 1095
 Bien plus tragique, et difficile à croire ;
 C'était...

LE COMTE

Ma mère, il faut aller dîner.
 Venez... Ô ciel ! Ai-je pu soupçonner
 Pareille horreur ! 1100

LA MARQUISE

Elle est épouvantable.
 Allons, je vais la raconter à table ;
 Et vous pourrez tirer un grand profit
 En temps et lieu de tout ce que j'ai dit.

ACTE III

SCÈNE I

Nanine, vêtue en paysanne ; Germon.

GERMON

Nous pleurons tous en vous voyant sortir.

1105

NANINE

J'ai tardé trop ; il est temps de partir.

GERMON

Quoi ! Pour jamais, et dans cet équipage ?

NANINE

L'obscurité fut mon premier partage.

GERMON

Quel changement ! Quoi ! Du matin au soir...
Souffrir n'est rien ; c'est tout que de déchoir.

1110

NANINE

Il est des maux mille fois plus sensibles.

GERMON

J'admire encor des regrets si paisibles.
Certes, mon maître est bien malavisé ;
Notre Baronne a sans doute abusé
De son pouvoir, et vous fait cet outrage :
Jamais monsieur n'aurait eu ce courage.

1115

NANINE

Je lui dois tout : il me chasse aujourd'hui ;
Obéissons. Ses bienfaits sont à lui ;
Il peut user du droit de les reprendre.

GERMON

À ce trait-là qui diable eût pu s'attendre ?
En cet état qu'allez-vous devenir ?

1120

NANINE

Me retirer, longtemps me repentir.

GERMON

Que nous allons haïr notre Baronne !

NANINE

Mes maux sont grands, mais je les lui pardonne.

GERMON

Mais que dirai-je au moins de votre part
À notre maître, après votre départ ?

1125

NANINE

Vous lui direz que je le remercie
Qu'il m'ait rendue à ma première vie,
Et qu'à jamais sensible à ses bontés
Je n'oublierai... rien... que ses cruautés.

1130

GERMON

Vous me fendez le coeur, et tout à l'heure
Je quitterais pour vous cette demeure ;
J'irais partout avec vous m'établir :
Mais Monsieur Blaise a su nous prévenir ;
Qu'il est heureux ! Avec vous il va vivre :
Chacun voudrait l'imiter, et vous suivre.

1135

NANINE

On est bien loin de me suivre... ah ! Germon !
Je suis chassée... et par qui ! ...

GERMON

Le démon
A mis du sien dans cette brouillerie :
Nous vous perdons... et monsieur se marie.

1140

(Elle sort.)

NANINE

Il se marie ! ... ah ! Partons de ce lieu ;
Il fut pour moi trop dangereux... adieu...

GERMON

Monsieur le Comte a l'âme un peu bien dure :
Comment chasser pareille créature !
Elle paraît une fille de bien :
Mais il ne faut pourtant jurer de rien.

1145

SCÈNE II

Le Comte, Germon.

LE COMTE

Eh bien ! Nanine est donc enfin partie !

GERMON

Oui, c'en est fait.

LE COMTE

J'en ai l'âme ravie.

1150

GERMON

Votre âme est donc de fer ?

LE COMTE

Dans le chemin
Philippe Hombert lui donnait-il la main ?

GERMON

Qui ? Quel Philippe Hombert ? Hélas ! Nanine,

Sans écuyer, fort tristement chemine,
Et de ma main ne veut pas seulement.

1155

LE COMTE

Où donc va-t-elle ?

GERMON

Où ? Mais apparemment
Chez ses amis.

LE COMTE

À Rémival, sans doute ?

1160

GERMON

Oui, je crois bien qu'elle prend cette route.

LE COMTE

Va la conduire à ce couvent voisin,
Où la Baronne allait dès ce matin :
Mon dessein est qu'on la mette sur l'heure
Dans cette utile et décente demeure ;
Ces cent louis la feront recevoir.
Va... garde-toi de laisser entrevoir
Que c'est un don que je veux bien lui faire ;
Dis-lui que c'est un présent de ma mère ;
Je te défends de prononcer mon nom.

1165

1170

(Il fait quelques pas.)

GERMON

Fort bien ; je vais vous obéir.

LE COMTE

Germon,
À son départ tu dis que tu l'as vue ?

GERMON

Eh ! Oui, vous dis-je.

LE COMTE

Elle était abattue ?
Elle pleurait ?

1175

GERMON

Elle faisait bien mieux,
Ses pleurs coulaient à peine de ses yeux ;
Elle voulait ne pas pleurer.

LE COMTE

A-t-elle
Dit quelque mot qui marque, qui décèle
Ses sentiments ? As-tu remarqué...

1180

GERMON

Quoi ?

LE COMTE

A-t-elle enfin, Germon, parlé de moi ?

GERMON

Oh ! Oui, beaucoup.

1185

LE COMTE

Eh bien ! Dis-moi donc, traître !
Qu'a-t-elle dit ?

GERMON

Que vous êtes son maître ;
Que vous avez des vertus, des bontés...
Qu'elle oubliera tout... hors vos cruautés.

1190

(Germon sort.)

LE COMTE

Va... mais surtout garde qu'elle revienne.
Germon !

GERMON

Monsieur.

LE COMTE

Un mot ; qu'il te souviennne,
Si par hasard, quand tu la conduiras,
Certain Hombert venait suivre ses pas,
De le chasser de la belle manière.

1195

GERMON

Oui, poliment, à grands coups d'étrivière :
Comptez sur moi ; je sers fidèlement.
Le jeune Hombert, dites-vous ?

1200

LE COMTE

Justement.

(Il fait un pas et revient.)

GERMON

Bon ! Je n'ai pas l'honneur de le connaître ;
Mais le premier que je verrai paraître
Sera rossé de la bonne façon ;
Et puis après il me dira son nom.
Ce jeune Hombert est quelque amant, je gage,
Un beau garçon, le coq de son village.
Laissez-moi faire.

1205

LE COMTE

Obéis promptement.

GERMON

Je me doutais qu'elle avait quelque amant ;
Et Blaise aussi lui tient au coeur peut-être.
On aime mieux son égal que son maître.

1210

LE COMTE

Ah ! Cours, te dis-je.

SCÈNE III

LE COMTE

Hélas ! Il a raison ;
Il prononçait ma condamnation ; 1215
Et moi, du coup qui m'a pénétré l'âme
Je me punis ; la Baronne est ma femme ;
Il le faut bien, le sort en est jeté.
Je souffrirai, je l'ai bien mérité.
Ce mariage est au moins convenable. 1220
Notre Baronne a l'humeur peu traitable ;
Mais, quand on veut, on sait donner la loi :
Un esprit ferme est le maître chez soi.

SCÈNE IV

Le Comte, La Baronne, La Marquise.

LA MARQUISE

Or ça, mon fils, vous épousez madame ?

LE COMTE

Eh ! Oui. 1225

LA MARQUISE

Ce soir elle est donc votre femme ?
Elle est ma bru ?

LA BARONNE

Si vous le trouvez bon :

J'aurai, je crois, votre approbation.

LA MARQUISE

Allons, allons, il faut bien y souscrire ;
Mais dès demain chez moi je me retire.

1230

LE COMTE

Vous retirer ! Eh ! Ma mère, pourquoi ?

LA MARQUISE

J'emmènerai ma Nanine avec moi,
Vous la chassez, et moi, je la marie ;
Je fais la noce en mon château de Brie,
Et je la donne au jeune sénéchal,
Propre neveu du procureur fiscal,
Jean Roc Souci ; c'est lui de qui le père
Eut à Corbeil cette plaisante affaire.
De cet enfant je ne puis me passer ;
C'est un bijou que je veux enchâsser.
Je vais la marier... adieu.

1235

1240

LE COMTE

Ma mère,
Ne soyez pas contre nous en colère ;
Laissez Nanine aller dans le couvent ;
Ne changez rien à notre arrangement.

1245

LA BARONNE

Oui, croyez-nous, madame, une famille
Ne se doit point charger de telle fille.

LA MARQUISE

Comment ? Quoi donc ?

LA BARONNE

Peu de chose.

1250

LA MARQUISE

Mais...

LA BARONNE

Rien.

LA MARQUISE

Rien, c'est beaucoup. J'entends, j'entends fort bien.

Aurait-elle eu quelque tendre folie ?

Cela se peut, car elle est si jolie !

1255

Je m'y connais ; on tente, on est tenté :

Le coeur a bien de la fragilité ;

Les filles sont toujours un peu coquettes :

Le mal n'est pas si grand que vous le faites.

çà, contez-moi sans nul déguisement

1260

Tout ce qu'a fait notre charmante enfant.

LE COMTE

Moi, vous conter ?

LA MARQUISE

Vous avez bien la mine

D'avoir au fond quelque goût pour Nanine ;

Et vous pourriez...

1265

SCÈNE V

Le Comte, La Marquise, La Baronne ; Marin, en bottes.

MARIN

Enfin tout est bâclé,
Tout est fini.

LA MARQUISE

Quoi ?

LA BARONNE

Qu'est-ce ?

MARIN

J'ai parlé
À nos marchands ; j'ai bien fait mon message ;
Et vous aurez demain tout l'équipage.

1270

LA BARONNE

Quel équipage ?

MARIN

Oui, tout ce que pour vous
A commandé votre futur époux ;
Six beaux chevaux : et vous serez contente
De la berline ; elle est bonne, brillante ;

1275

Tous les panneaux par Martin sont vernis ;
Les diamants sont beaux, très bien choisis ;
Et vous verrez des étoffes nouvelles
D'un goût charmant... Oh ! Rien n'approche d'elles.

1280

LA BARONNE *(au Comte)*

Vous avez donc commandé tout cela ?

(À part.)

LE COMTE

Oui... mais pour qui !

MARIN

Le tout arrivera
Demain matin dans ce nouveau carrosse,
Et sera prêt le soir pour votre noce.
Vive Paris pour avoir sur-le-champ
Tout ce qu'on veut, quand on a de l'argent !
En revenant, j'ai revu le notaire,
Tout près d'ici, griffonnant votre affaire.

1285

1290

LA BARONNE

Ce mariage a traîné bien longtemps.

LA MARQUISE *(à part)*

Ah ! Je voudrais qu'il traînât quarante ans.

MARIN

Dans ce salon j'ai trouvé tout à l'heure

Un bon vieillard, qui gémit et qui pleure ;
Depuis longtemps il voudrait vous parler.

1295

LA BARONNE

Quel importun ! Qu'on le fasse en aller ;
Il prend trop mal son temps.

(À Marin.)

LA MARQUISE

Pourquoi, madame ?
Mon fils, ayez un peu de bonté d'âme,
Et, croyez-moi, c'est un mal des plus grands
De rebuter ainsi les pauvres gens :
Je vous ai dit cent fois dans votre enfance
Qu'il faut pour eux avoir de l'indulgence,
Les écouter d'un air affable, doux.
Ne sont-ils pas hommes tout comme nous ?
On ne sait pas à qui l'on fait injure ;
On se repent d'avoir eu l'âme dure.
Les orgueilleux ne prospèrent jamais.
Allez chercher ce bonhomme.

1300

1305

(Il sort.)

MARIN

J'y vais.

1310

LE COMTE

Pardon, ma mère : il a fallu vous rendre
Mes premiers soins ; et je suis prêt d'entendre

Cet homme-là, malgré mon embarras.

SCÈNE VI

Le Comte, La Marquise, La Baronne, Le Paysan.

LA MARQUISE *(au paysan)*

Approchez-vous, parlez, ne tremblez pas.

LE PAYSAN

Ah ! Monseigneur ! écoutez-moi de grâce :
Je suis... je tombe à vos pieds que j'embrasse ;
Je viens vous rendre...

1315

LE COMTE

Ami, relevez-vous :
Je ne veux point qu'on me parle à genoux ;
D'un tel orgueil je suis trop incapable.
Vous avez l'air d'être un homme estimable.
Dans ma maison cherchez-vous de l'emploi ?
À qui parlé-je ?

1320

LA MARQUISE

Allons, rassure-toi.

LE PAYSAN

Je suis, hélas ! Le père de Nanine.

1325

LE COMTE

Vous ?

LA BARONNE

Ta fille est une grande coquine.

LE PAYSAN

Ah ! Monseigneur, voilà ce que j'ai craint ;
Voilà le coup dont mon coeur est atteint :
J'ai bien pensé qu'une somme si forte
N'appartient pas à des gens de sa sorte ;
Et les petits perdent bientôt leurs moeurs,
Et sont gâtés auprès des grands seigneurs.

1330

LA BARONNE

Il a raison : mais il trompe, et Nanine
N'est point sa fille ; elle était orpheline.

1335

LE PAYSAN

Il est trop vrai : chez de pauvres parents
Je la laissai dès ses plus jeunes ans ;
Ayant perdu mon bien avec sa mère,
J'allai servir, forcé par la misère,
Ne voulant pas, dans mon funeste état,
Qu'elle passât pour fille d'un soldat,
Lui défendant de me nommer son père.

1340

LA MARQUISE

Pourquoi cela ? Pour moi, je considère
Les bons soldats ; on a grand besoin d'eux.

LE COMTE

Qu'a ce métier, s'il vous plaît, de honteux ?

1345

LE PAYSAN

Il est bien moins honoré qu'honorable.

LE COMTE

Ce préjugé fut toujours condamnable.
J'estime plus un vertueux soldat,
Qui de son sang sert son prince et l'état,
Qu'un important, que sa lâche industrie
Engraisse en paix du sang de la patrie.

1350

LA MARQUISE

çà, vous avez vu beaucoup de combats ;
Contez-les-moi bien tous, n'y manquez pas.

LE PAYSAN

Dans la douleur, hélas ! Qui me déchire,
Permettez-moi seulement de vous dire
Qu'on me promet cent fois de m'avancer :
Mais, sans appui, comment peut-on percer ?
Toujours jeté dans la foule commune,
Mais distingué, l'honneur fut ma fortune.

1355

LA MARQUISE

Vous êtes donc né de condition ?

1360

LA BARONNE

Fi ! Quelle idée !

LE PAYSAN *(à la Marquise)*

Hélas ! Madame, non ;
Mais je suis né d'une honnête famille :
Je méritais peut-être une autre fille.
Que vouliez-vous de mieux ?

1365

LE COMTE

Eh ! Poursuivez.

LA MARQUISE

Mieux que Nanine ?

LE COMTE

Ah ! De grâce, achevez.

(Montrant la Baronne.)

LE PAYSAN

J'appris qu'ici ma fille fut nourrie,
Qu'elle y vivait bien traitée et chérie.
Heureux alors, et bénissant le ciel,
Vous, vos bontés, votre soin paternel,
Je suis venu dans le prochain village,
Mais plein de trouble et craignant son jeune âge,
Tremblant encor, lorsque j'ai tout perdu,
De retrouver le bien qui m'est rendu.
Je viens d'entendre, au discours de madame,

1370

1375

Que j'eus raison : elle m'a percé l'âme ;
 Je vois fort bien que ces cent louis d'or,
 Des diamants, sont un trop grand trésor 1380
 Pour les tenir par un droit légitime ;
 Elle ne peut les avoir eus sans crime.
 Ce seul soupçon me fait frémir d'horreur,
 Et j'en mourrai de honte et de douleur.
 Je suis venu soudain pour vous les rendre : 1385
 Ils sont à vous ; vous devez les reprendre,
 Et si ma fille est criminelle, hélas !
 Punissez-moi, mais ne la perdez pas.

LA MARQUISE

Ah ! Mon cher fils ! Je suis tout attendrie.

LA BARONNE

Ouais, est-ce un songe ? Est-ce une fourberie ? 1390

LE COMTE

Ah ! Qu'ai-je fait ?

LE PAYSAN *(tirant la bourse et le paquet)*

Tenez, monsieur, tenez.

LE COMTE

Moi, les reprendre ! Ils ont été donnés ;
 Elle en a fait un respectable usage.
 C'est donc à vous qu'on a fait le message ? 1395
 Qui l'a porté ?

LE PAYSAN

C'est votre jardinier,
À qui Nanine osa se confier.

LE COMTE

Quoi ! C'est à vous que le présent s'adresse ?

LE PAYSAN

Oui, je l'avoue.

1400

LE COMTE

Ô douleur ! Ô tendresse !
Des deux côtés quel excès de vertu !
Et votre nom ? ... je demeure éperdu.

LA MARQUISE

Eh ! Dites donc votre nom ? Quel mystère !
Philippe Hombert De Gatine.

1405

LE COMTE

Ah ! Mon père !

LA BARONNE

Que dit-il là ?

(Il va lui-même à un de ses gens.)

LE COMTE

Quel jour vient m'éclairer !
J'ai fait un crime ; il le faut réparer.
Si vous saviez combien je suis coupable !
J'ai maltraité la vertu respectable.
Holà, courez.

1410

LA BARONNE

Eh ! Quel empressement !

LE COMTE

Vite un carrosse.

LA MARQUISE

Oui, madame, à l'instant :
Vous devriez être sa protectrice.
Quand on a fait une telle injustice,
Sachez de moi que l'on ne doit rougir
Que de ne pas assez se repentir.
Monsieur mon fils a souvent des lubies
Que l'on prendrait pour de franches folies :
Mais dans le fond c'est un coeur généreux ;
Il est né bon ; j'en fais ce que je veux.
Vous n'êtes pas, ma bru, si bienfaisante ;
Il s'en faut bien.

1415

1420

1425

LA BARONNE

Que tout m'impatiente !
Qu'il a l'air sombre, embarrassé, rêveur !
Quel sentiment étrange est dans son coeur ?

Voyez, monsieur, ce que vous voulez faire.

LA MARQUISE

Oui, pour Nanine.

1430

LA BARONNE

On peut la satisfaire
Par des présents.

LA MARQUISE

C'est le moindre devoir.

LA BARONNE

Mais moi, jamais je ne veux la revoir ;
Que du château jamais elle n'approche :
Entendez-vous ?

1435

LE COMTE

J'entends.

LA MARQUISE

Quel coeur de roche !

LA BARONNE

De mes soupçons évitez les éclats :
Vous hésitez ?

1440

LE COMTE *(après un silence)*

Non, je n'hésite pas.

LA BARONNE

Je dois m'attendre à cette déférence ;
Vous la devez à tous les deux, je pense.

LA MARQUISE

Seriez-vous bien assez cruel, mon fils ?

LA BARONNE

Quel parti prendrez-vous ?

1445

LE COMTE

Il est tout pris.
Vous connaissez mon âme et sa franchise :
Il faut parler. Ma main vous fut promise ;
Mais nous n'avions voulu former ces noeuds
Que pour finir un procès dangereux :
Je le termine ; et, dès l'instant, je donne,
Sans nul regret, sans détour j'abandonne
Mes droits entiers, et les prétentions
Dont il naquit tant de divisions :
Que l'intérêt encor vous en revienne :
Tout est à vous ; jouissez-en sans peine.
Que la raison fasse du moins de nous
Deux bons parents, ne pouvant être époux.
Oublions tout ; que rien ne nous aigrisse.
Pour n'aimer pas, faut-il qu'on se haïsse ?

1450

1455

1460

(Elle sort.)

LA BARONNE

Je m'attendais à ton manque de foi.
Va, je renonce à tes présents, à toi.
Traître ! Je vois avec qui tu vas vivre,
À quel mépris ta passion te livre.
Sers noblement sous les plus viles lois ;
Je t'abandonne à ton indigne choix.

1465

SCÈNE VII

Le Comte, La Marquise, Philippe Hombert.

LE COMTE

Non, il n'est point indigne ; non, madame,
Un fol amour n'aveugla point mon âme :
Cette vertu, qu'il faut récompenser,
Doit m'attendrir, et ne peut m'abaisser.
Dans ce vieillard, ce qu'on nomme bassesse
Fait son mérite ; et voilà sa noblesse.
La mienne à moi, c'est d'en payer le prix.
C'est pour des cœurs par eux-mêmes ennoblis.
Et distingués par ce grand caractère,
Qu'il faut passer sur la règle ordinaire :
Et leur naissance, avec tant de vertus,
Dans ma maison n'est qu'un titre de plus.

1470

1475

LA MARQUISE

Quoi donc ? Quel titre ? Et que voulez-vous dire ?

SCÈNE VIII

Le Comte, La Marquise, Nanine, Philippe Hombert.

LE COMTE *(à sa mère)*

Son seul aspect devrait vous en instruire.

1480

LA MARQUISE

Embrasse-moi cent fois, ma chère enfant.

Elle est vêtue un peu mesquinement ;

Mais qu'elle est belle ! Et comme elle a l'air sage !

NANINE *(courant entre les bras de Philippe Hombert, après s'être baissée devant la Marquise)*

Ah ! La nature a mon premier hommage.

Mon père !

1485

PHILIPPE HOMBERT

Ô ciel ! Ô ma fille ! Ah, monsieur !

Vous réparez quarante ans de malheur.

LE COMTE

Oui ; mais comment faut-il que je répare

L'indigne affront qu'un mérite si rare

Dans ma maison put de moi recevoir ?

1490

Sous quel habit revient-elle nous voir !

Il est trop vil ; mais elle le décore.

Non, il n'est rien que sa vertu n'honore.

Eh bien ! Parlez : auriez-vous la bonté

De pardonner à tant de dureté ?

1495

NANINE

Que me demandez-vous ? Ah ! Je m'étonne
Que vous doutiez si mon coeur vous pardonne.
Je n'ai pas cru que vous pussiez jamais
Avoir eu tort après tant de bienfaits.

LE COMTE

Si vous avez oublié cet outrage,
Donnez-m'en donc le plus sûr témoignage :
Je ne veux plus commander qu'une fois ;
Mais jurez-moi d'obéir à mes lois.

1500

PHILIPPE HOMBERT

Elle le doit, et sa reconnaissance...

NANINE *(à son père)*

Il est bien sûr de mon obéissance.

1505

LE COMTE

J'ose y compter. Oui, je vous avertis
Que vos devoirs ne sont pas tous remplis.
Je vous ai vue aux genoux de ma mère ;
Je vous ai vue embrasser votre père ;
Ce qui vous reste en des moments si doux...
C'est... à leurs yeux... d'embrasser... votre époux.

1510

NANINE

Moi !

LA MARQUISE

Quelle idée ! Est-il bien vrai ?

PHILIPPE HOMBERT

Ma fille !

LE COMTE (*à sa mère*)

Le daignez-vous permettre ?

1515

LA MARQUISE

La famille

Étrangement, mon fils, clabaudera.

LE COMTE

En la voyant, elle l'approuvera.

PHILIPPE HOMBERT

Quel coup du sort ! Non, je ne puis comprendre
Que jusque-là vous prétendiez descendre.

1520

LE COMTE

On m'a promis d'obéir... je le veux.

LA MARQUISE

Mon fils...

LE COMTE

Ma mère, il s'agit d'être heureux.

L'intérêt seul a fait cent mariages.
 Nous avons vu les hommes les plus sages 1525
 Ne consulter que les mœurs et le bien :
 Elle a les mœurs, il ne lui manque rien ;
 Et je ferai par goût et par justice
 Ce qu'on a fait cent fois par avarice.
 Ma mère, enfin, terminez ces combats, 1530
 Et consentez.

NANINE

Non, n'y consentez pas ;
 Opposez-vous à sa flamme... à la mienne ;
 Voilà de vous ce qu'il faut que j'obtienne.
 L'amour l'aveugle ; il le faut éclairer. 1535
 Ah ! Loin de lui, laissez-moi l'adorer.
 Voyez mon sort, voyez ce qu'est mon père :
 Puis-je jamais vous appeler ma mère ?

LA MARQUISE

Oui, tu le peux, tu le dois ; c'en est fait :
 Je ne tiens pas contre ce dernier trait ; 1540
 Il nous dit trop combien il faut qu'on t'aime ;
 Il est unique aussi bien que toi-même.

NANINE

J'obéis donc à votre ordre, à l'amour ;
 Mon coeur ne peut résister.

LA MARQUISE

Que ce jour 1545
 Soit des vertus la digne récompense,

Mais sans tirer jamais à conséquence.